Britannicus : la naissance d'un monstre

Sommaire *(Cliquer sur le titre pour accéder au paragraphe)*

****

I. La monstruosité de Néron..... 2
I.1. La passion..... 2
I.1.1. La passion du pouvoir : 2
I.1.2. La passion c'est la passivité..... 3
I.1.3. Ces deux passions de Néron expliqueront qu'il s'en prenne à Britannicus. . 4
I.2. L'insensibilité..... 4
II. L'(anti-) éducation du monstre..... 5
II.1. Il venait d'avoir 18 ans… 5
II.1.1. Ou bien Néron n'est pas vraiment adulte : 5
II.1.2. Ou bien le passage à l'âge adulte …..... 6
II.2. Le « génie » :..... 6
II.3. Narcisse..... 7
II.4. Burrhus. 9
II.5. Agrippine. 11
II.6. Les bons exemples. 12
III. Conclusions 12
III.1. Un monstre. 13
III.2. La tragédie.....13
III.3. L'éducation : 13
III.4. Les bons exemples. 13

****

L'action de la pièce de Racine se situe en 55 ; Néron, âgé de 18 ans, est empereur depuis un an ; c'est à la fin de la pièce qu'il commet son premier meurtre, celui de Britannicus. Aussi Racine, répondant par sa première préface à ceux qui lui reprochent d'avoir « fait Néron trop bon », écrit-il ceci :

> *« Je l'ai toujours regardé comme un monstre. Mais c'est ici un monstre naissant. Il n'a pas encore mis le feu à Rome. Il n'a pas tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs. A cela près, il me semble qu'il lui échappe assez de cruautés pour empêcher que personne ne le méconnaisse (=ne se trompe sur son cas). »*

Et dans la seconde préface, on lit :

> *« Il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs ; mais il a en lui les semences de tous ces crimes. Il commence à vouloir secouer le joug. Il les hait les uns et les autres, et il leur cache sa haine sous de fausses caresses (…). En un mot, c'est ici un monstre naissant, mais qui n'ose encore se déclarer, et qui cherche des couleurs (= des déguisements) à ses méchantes actions. »*

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Les mots et les maux
Britannicus : la naissance d'un monstre (1ère partie)

Ces préfaces posent implicitement deux questions: qu'est-ce qu'un monstre ? et comment naît un monstre ? Proposons quelques rapides réponses, avant d'examiner celles, complexes, que présente la pièce :

Qu'est-ce qu'un monstre ? Le Robert distingue 4 sens :
1, être, animal fantastique (ex : chimère, dragon) ;
2, être vivant ou organisme de conformation anormale ;
3, personne d'une laideur effrayante ;
4, personne effrayante par son caractère, son comportement, spécialement sa méchanceté.

C'est en ce sens que Néron est un monstre, mais on peut, nous verrons cela, retenir aussi le sens 2, Néron pouvant être considéré comme anormal.

Mais il est intéressant de connaître l'étymologie du mot : en latin, monstrum est un fait prodigieux, et en même temps un avertissement des dieux. Ce mot est dérivé du verbe monere qui signifie « faire songer à, rappeler le souvenir de, avertir, éclairer, instruire ». Or par le monstre Néron, les dieux et/ou Racine nous adressent un avertissement, nous dispensent un enseignement, nous nous demanderons lequel.

Comment naît un monstre ? Qu'est-ce qui favorise l'épanouissement des « semences » de la monstruosité (car il semble que selon Racine la monstruosité de Néron, qui devient ce qu'il est, ne soit pas acquise mais innée) ? La pièce invite à s'interroger sur l'éducation ; sur une éducation inefficace en l'occurrence, qui n'éradique pas ces semences de monstruosité ni ne les remplace par des semences de moralité. Pourquoi Néron est-il si mal élevé, ou si peu éduqué, nous demanderons-nous, et d'où vient son mal, sa méchanceté ?
Mais avant de nous interroger sur les causes de ce mal, examinons en quoi il consiste.

I. La monstruosité de Néron.

Qu'est-ce qui va pousser Néron à commettre le premier de ses crimes ? Qu'est-ce qui va mettre en branle la machine infernale ? Comme dans toute tragédie, c'est d'abord la passion :

I.1. La passion.

I.1.1. La passion du pouvoir :

Au premier acte Agrippine exprime son dépit : Néron, explique-t-elle, l'écarte désormais du pouvoir, qu'il ne veut plus partager. D'où les premiers mots de Néron, à **l'acte 2 (scène 1)** :

> « N'en doutez point, Burrhus :malgré ses injustices,
> C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices.
> Mais je ne prétends plus ignorer ni souffrir

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Le ministre insolent qui les ose nourrir.
Pallas de ses conseils empoisonne ma mère ; (…)
Pour la dernière fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte :
Je le veux, je l'ordonne ; et que la fin du jour
Ne le retrouve pas dans Rome ou dans ma cour.
Allez : cet ordre importe au salut de l'Empire. »

Néron dit deux fois « je veux » : d'abord, il parle (à son « gouverneur », c à d précepteur, c à d éducateur) en garçon bien élevé, capable de maîtriser ses désirs et de les remplacer par une volonté raisonnable : si je n'écoutais que mes désirs, je châtierais ma mère ; mais comme je suis raisonnable et que je connais les devoirs d'un fils envers sa mère, je châtierai plutôt celui qui l'empoisonne de ses conseils. Mais quelques vers plus loin (« je le veux, je l'ordonne »), c'est sans doute le tyran qui parle, le tyran dont les désirs sont des ordres et qui les justifie (« cet ordre importe au salut de l'Empire ») non sans mauvaise foi (car « cet ordre m'importe à moi » serait probablement plus vrai).
Plus loin, Néron explique pourquoi il a fait enlever Junie : c'est la totale indifférence de la jeune femme à son égard qui l'a irrité : il ne supporte pas que, vivant à l'écart, elle demeure ainsi indépendante, hors de sa portée. Mais tel sera pris qui croyait prendre…

I.1.2. La passion amoureuse.

« … car l'empereur en découvrant Junie se trouve (love at first sight) immédiatement sous l'empire de la passion amoureuse :

Je ne sais si cette négligence (celle « d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil »)
(…) Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs
Relevaient de ses yeux les timides douceurs.
Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,
J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue :
Immobile, saisi d'un long étonnement, (…)
J'ai passé (dans mon appartement). C'est là que solitaire,
De son image en vain j'ai voulu me distraire.

La passion, c'est la passivité : Néron le ravisseur est ravi, saisi ; il veut parler mais ne le peut pas, veut « se distraire » mais ne le peut pas non plus : c'est plus fort que lui. Dominé par sa passion, Néron n'est plus maître de lui-même.[1]
Mais cette passion de Néron est d'un type particulier. En effet, ce qui charme Néron, ce sont les larmes de Junie :

Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes (…).
Je ne sais si (…) / Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs
Relevaient de ses yeux les timides douceurs. (…)
J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler… »

[1] Tel est l'un des critères de la tyrannie : le tyran est inapte à gouverner les autres parce qu'il ne sait pas se gouverner lui-même.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Les mots et les maux
Britannicus : la naissance d'un monstre (1ère partie)

La « belle vue » qui plaît à Néron, c'est une scène proprement sadienne (une jeune fille violentée, qui crie et pleure)[2] ; son plaisir peut être qualifié de sadique.

I.1.3. Ces deux passions de Néron expliqueront qu'il s'en prenne à Britannicus.

Ces deux passions de Néron expliqueront qu'il s'en prenne à Britannicus, adversaire politique (c'est à Britannicus en effet, fils de l'empereur Claude, que le pouvoir aurait dû revenir) et rival heureux (car c'est lui qu'aime Junie) : « sa perte (la mort de Britannicus) sera l'infaillible salaire / D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire (plaire à Junie) » **(v. 683-684)**.
Le sadisme de Néron s'exprime aussi à l'égard de Britannicus :

« …je mettrai ma joie à le désespérer.
Je me fais de sa peine une image charmante… » ***(v. 750-751)***

Et lors de la mort de Britannicus, Néron exulte : « sa perfide joie, constate Burrhus, éclate malgré lui. » **(v. 1642)** Agrippine semble connaître ce sadisme de son fils : venant d'apprendre que Junie a été arrêtée : « cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire (à Britannicus et Junie) ? » se demande-t-elle. **(v. 56)**
Mais le meurtre de Britannicus peut être expliqué par la passion, les passions, ce n'est pas vraiment un « crime passionnel », au sens où l'on entend généralement cette expression, mais un meurtre commis « de sang froid ». Ce qui caractérise surtout Néron en effet, c'est l'insensibilité.

I.2. L'insensibilité.

Voici en effet comment Burrhus rend compte à Agrippine du meurtre de Britannicus, auquel il vient d'assister :

« Son crime seul n'est pas ce qui me désespère ;
Sa jalousie a pu l'armer contre son frère ;
Mais s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,
Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.
Ses yeux indifférents ont déjà la constance
D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance. »

Autrement dit : on peut comprendre que la jalousie (cette passion) ait poussé Néron à commettre ce crime. Mais ce qui est atroce (incompréhensible car anormal, monstrueux), c'est que ce crime ne lui ait fait ni chaud ni froid : il manque à Néron, ce monstre, la sensibilité propre à tout homme normalement constitué, fût-il criminel. Constatation particulièrement douloureuse pour l'éducateur Burrhus ; car non seulement son éducation n'a servi à rien, mais tout se passe comme si Néron avait été « endurci dans le crime dès l'enfance », c'est-à-dire comme si le crime lui avait été enseigné par un anti-éducateur.

[2] Junie fait ici penser à la malheureuse Justine de Sade (Justine ou les infortunes de la vertu).

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

II. L'(anti-) éducation du monstre.

II.1. Il venait d'avoir 18 ans…

Néron a 18 ans, il passe de l'enfance à l'âge adulte :

- il est amoureux pour la première fois ***(v. 382)*** ;
- il ne laisse plus sa mère gouverner à sa place mais veut désormais exercer seul le pouvoir, ce qu'elle lui reproche ***(v. 90 à 96),*** mais feint d'accepter face à Burrhus : « Néron n'est plus enfant :n'est-il pas temps qu'il règne ? » ***(v. 159)***. Burrhus, reprochant implicitement à Agrippine de vouloir maintenir son fils dans l'enfance (pour exercer le pouvoir par procuration) affirme lui aussi que Néron est désormais adulte :

  « … Madame, Néron suffit pour se conduire.
  J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire. ***(v. 215-216)*** *»*

Autrement dit : désormais Néron est autonome, il sait se conduire ; ma tâche d'éducateur est achevée : je n'ai plus à l'instruire, ce n'est plus mon élève mais mon empereur, à qui je dois obéissance.

Or le passage de Néron à l'âge adulte coïncide avec son « passage à l'acte » criminel. Ce qu'on peut interpréter de deux façons :

II.1.1. Ou bien Néron n'est pas vraiment adulte :

Racine le dote d'un âge mental qui correspond à ce qu'on nomme aujourd'hui l'adolescence, cf ce que le jeune homme avoue à Narcisse quant à son rapport à sa mère :

« Eloigné de ses yeux j'ordonne, je menace,
J'écoute vos conseils, j'ose les approuver ;
Je m'excite contre elle, et tâche à la braver.
Mais (je t'expose ici mon âme toute nue)
Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue,
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
De ces yeux où j'ai lu si longtemps mon devoir ;
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidèle
Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle,
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien ;
Mon Génie étonné tremble devant le sien.
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance
Que je la fuis partout, que même je l'offense… »

Autrement dit : Néron a le comportement d'un adolescent qui désire s'affranchir, par diverses « offenses », du pouvoir de ses parents, qu'il « tâche à (=s'efforce de) braver » ; qui désire s'affranchir parce qu'il n'est pas encore affranchi, puisqu'il tremble encore devant sa mère et la fuit, et ne sait pas se conduire en adulte autonome puisqu'il fait, ou bien le contraire de ce que souhaite sa mère, ou bien ce que lui conseille Narcisse. Il fuit et suit, rebelle et influençable, comme tout adolescent.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Les mots et les maux
Britannicus : la naissance d'un monstre (1ère partie)

Mais l'adolescence est normalement une période transitoire ; or Néron n'en sortira pas, puisqu'il continuera de désobéir à la loi pour obéir à ses désirs : un criminel, un monstre comme Néron, ce serait donc un homme qui ne devient pas adulte.

II.1.2. Ou bien le passage à l'âge adulte n'est pas le passage à l'âge de raison.

Ou bien le passage à l'âge adulte, c'est non pas le passage à l'âge de raison (où l'on est capable de maîtriser ses passions)**, mais l'épanouissement de ce qu'on est** (des « semences », dit Racine, que l'on porte en soi) : bon ou mauvais, monstrueux en l'occurrence.

Mais que Néron soit resté adolescent ou qu'il soit devenu adulte en épanouissant sa monstruosité latente, son éducation n'a servi à rien. A quoi est dû cet échec ? La pièce propose quatre réponses que nous examinerons successivement :

- il était nécessaire que Néron « découvre son génie », comme le dit Burrhus ***(v. 800)***, c'est-à-dire devienne ce qu'il devait fatalement devenir ;
- celui qui l'aide malheureusement à découvrir et devenir ce qu'il est, c'est Narcisse, le mauvais génie de Néron;
- Narcisse dont l'influence n'est pas efficacement combattue par Burrhus, éducateur incompétent,
- ni compensée par les bons exemples que Néron pourrait suivre.
- Mais Néron est avant tout le fils de sa mère, d'une mauvaise mère.

II.2. Le « génie » :

L'âge adulte, c'est la révélation du « génie » propre à un individu ; la pièce va révéler le « génie de Néron ».
Elle commence par les plaintes d'Agrippine : mon fils m'échappe, dit-elle, il devient adulte, et en même temps tyrannique :

l'impatient Néron cesse de se contraindre ;
Las de se faire aimer, il veut se faire craindre. ***(v. 11-12)***

Un adulte (désormais « impatient ») ne supporte plus (patiemment, passivement) les contraintes qu'on lui impose ; aussi ne joue-t-il plus le rôle qu'on lui imposait : il tombe le masque, se débarrasse d'un déguisement qui l'empêchait de révéler ce qu'il était. En l'occurrence, Néron se déguise encore :

Il se déguise en vain :je lis sur son visage
Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage…

Mais ce déguisement ne dissimule plus, ou ne dissimulera pas longtemps ce qu'il est : fier, comme une bête sauvage (en latin *fera*), féroce. Bientôt, comme dira Burrhus, « Néron découvr(ira) son génie » ***(v. 800)*** ; son génie, c'est-à-dire ce qu'il est génétiquement déterminé à devenir, dirions-nous aujourd'hui. En effet, Néron a hérité de ses ancêtres une « humeur triste et sauvage », voire les « semences » de la monstruosité :

Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang (le sang des Domitius,
ses ancêtres paternels)
La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc ***(v. 37-38)****,*

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

dit Agrippine, sœur de Caligula. La fatalité à laquelle est soumis Néron, c'est l'hérédité : nécessairement, il faudra que tôt ou tard son vrai visage, de Domitius et de Néron, apparaisse. L'éducation, qui fatalement est donc inutile, ce n'est qu'un masque qu'un enfant supporte mais qu'un jour il laisse tomber, s'abandonnant à sa vraie nature : « ainsi Néron commence à ne plus se forcer », dit Britannicus ayant compris à quelles cruautés Néron est désormais prêt.

Le cas de Néron n'est pas unique :

« Toujours la tyrannie a d'heureuses prémisses :
De Rome, pour un temps, Caïus fut les délices ;
Mais sa feinte bonté se tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur. ***(v. 39-42)*** »

Les tyrans commencent par feindre la douceur avant de tomber le masque, de même que les enfants feignent d'être bien sages jusqu'au jour où ils osent révéler ce qu'ils sont : fiers et sauvages, parfois, autrement dit indomptables, inéducables. L'inéluctabilité de Néron, Burrhus la constatera à l'acte III :

« Cette férocité que tu croyais fléchir (se dit-il)
De tes faibles liens est prête à s'affranchir… ***(v. 801-802)*** »

II.3. Narcisse.

Lorsqu'Agrippine reproche à Burrhus d'avoir détourné d'elle son fils, le « gouverneur » lui répond que son rôle d'éducateur[3], consiste à faire en sorte que le jeune homme devienne adulte, c'est-à-dire indépendant, et sache se conduire lui-même. Objectif qu'il croit atteint : « Néron suffit pour se conduire ». Le but d'un éducateur est donc opposé à celui d'un flatteur ou, d'un séducteur ou d'un corrupteur :

« Ah ! si dans l'ignorance il le fallait instruire
N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire ?
Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs ?
Fallait-il dans l'exil chercher des corrupteurs ?
La cour de Claudius, en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchait, en eût présenté mille,
Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir :
Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir. ***(v. 183-190)*** »

Si vous vouliez que Néron devienne adulte, dit Burrhus, il ne fallait pas le confier à Sénèque et moi, mais à des flatteurs, qui l'auraient « séduit », c'est-à-dire détourné du droit chemin ; ils l'auraient « fait vieillir dans une longue enfance » parce qu'ils auraient flatté ses désirs, voire ses passions, au lieu de s'adresser à sa raison pour la former. Ces « esclaves » (esclaves de leurs propres passions) auraient donc fait en sorte que Néron demeure éternellement esclave de ses passions. Or tel est le rôle que joue Narcisse auprès du jeune empereur. On le constate à la scène 2 de l'acte II et à la scène 4 de l'acte IV :

[3] *Educare* signifiant étymologiquement « conduire hors de »; hors de la minorité en l'occurrence.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Les mots et les maux
Britannicus : la naissance d'un monstre (1ère partie)

- ***acte II, scène 2 :*** Néron apprend à Narcisse qu'il est amoureux : aucun problème, lui répond Narcisse : « commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé » ***(v. 458)***, vous détenez le pouvoir, vous pouvez tout, rien ne vous empêche de satisfaire vos désirs. « Qui vous arrête ? » Tout, répond Néron : « Tout : Octavie, Agrippine, Burrhus, / Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertu », autrement dit : je suis marié, et que dirait ma mère, que diraient Burrhus, Sénèque, les Romains, et ai-je acquis en trois ans de vertu la réputation qui est la mienne aujourd'hui pour la perdre ainsi ? Mais Narcisse a réponse à ce tout : « répudiez Octavie sans tarder, vous ne serez pas le premier empereur à répudier sa femme :

  Vous seul, jusque ici contraire à vos désirs,
  N'osez par un divorce assurer vos plaisirs. ***(v. 481-482)***

Et ne vous souciez pas des autres, ne songez qu'à vous : « vivez, régnez pour vous » ***(v. 492).*** Racine n'a pas inventé ce personnage de Narcisse, que mentionne l'historien Tacite. Mais le hasard fait bien les choses : Narcisse, en incitant Néron à oublier les autres pour ne se soucier que de ses propres désirs, l'incite au narcissisme.

- ***acte IV, scène 4 :*** Néron, qui a décidé de tuer Britannicus, y renonce, cédant aux supplications de Burrhus : « on nous réconcilie »[4], annonce-t-il à Narcisse. Déception de celui-ci, qui avait préparé le poison (très efficace : « la fidèle Locuste (…) a fait expirer un esclave à mes yeux ! ») et va s'efforcer d'anéantir l'ouvrage de Burrhus. Il y parviendra aisément :
  en excitant sa méfiance à l'égard de Burrhus, qui ne songe, comme Agrippine, affirme-t-il, qu'à conserver sa «puissance », en lui faisant honte de céder en petit garçon à son gouverneur et à sa mère :

  Agrippine, Seigneur, se l'était bien promis :
  Elle a repris sur vous son souverain empire. (…)
  Elle s'en est vantée assez publiquement.
  et surtout en lui rappelant ses désirs :
  De vos propres désirs perdez-vous la mémoire ?

Le discours de Narcisse consiste à faire croire à Néron qu'il serait libre s'il n'écoutait plus sa mère ni Burrhus : « vous seriez libre alors, Seigneur » ***(v. 1465)***, pour ne plus écouter que ses propres désirs, dont il serait alors l'esclave. Narcisse, qui flatte les désirs, voire les passions de Néron (passion du pouvoir, passion amoureuse) est bien un « flatteur » au sens où Burrhus emploie ce mot au vers 185. Or un éducateur, c'est très exactement le contraire.

[4] Néron n'a pas vraiment (activement) décidé de *se* réconcilier avec Britannicus mais cédé, en petit garçon, à son gouverneur : il accepte d'être réconcilié (passivement).

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

II.4. Burrhus.

Le but de l'éducateur[5], nous l'avons dit, c'est la majorité, l'indépendance, la liberté de son élève. C'est ce que dit Burrhus à Agrippine ***(acte I, scène 2)***, c'est ce qu'il montre face à Néron :

- ***acte III, scène 1 :*** Burrhus reproche à Néron son amour : « cet amour, Seigneur, qui vous possède », qui vous asservit, vous ne devriez pas le laisser vous posséder ainsi, vous devriez le combattre, le dominer. Impossible, répond Néron : « le mal est sans remède, (…) il faut que j'aime enfin » : je n'y peux rien, c'est plus fort que moi, la fatalité à laquelle il faut que j'obéisse, c'est la passion. Mais un éducateur, qui enseigne la liberté, n'est pas fataliste : quand on veut, on peut :

  Vous vous le figurez (vous imaginez que votre passion est irrésistible),
  Seigneur ; et satisfait de quelque résistance (= après vous être
  contenté de résister un peu),
  Vous redoutez un mal faible dans sa naissance (un mal qui, venant de
  naître, est encore faible).
  Mais si, dans son devoir, votre cœur affermi
  Voulait ne point s'entendre avec son ennemi (…) ;
  Croyez-moi, quelque amour qui semble vous charmer,
  On n'aime point, Seigneur, si l'on ne veut aimer.

Ne surestimez pas votre passion, ne sous-estimez pas votre liberté, autrement dit votre volonté : vous pouvez combattre votre ennemi, si vous le voulez. Mais Burrhus n'a pas compris que Néron aime trop son « ennemi » pour le combattre. Quand on veut, on peut ? Encore faut-il pouvoir vouloir…Sans doute Burrhus, qui, en tant que bon éducateur, surestime peut-être les hommes en général et son élève en particulier, sous-estime-t-il la passion, ou du moins la passion amoureuse, n'en ayant pas personnellement l'expérience ; c'est ce que lui répond Néron : je veux bien écouter vos conseils en matière de politique, intérieure ou extérieure ; mais « l'amour est une autre science » et dans ce domaine, vous n'êtes pas compétent.

- ***acte III, scène 9*** : Burrhus vient d'assister à l'arrestation de Britannicus (« Que vois-je ? O Ciel ! » ; Néron ordonne qu'on arrête sa mère : « Quoi, Seigneur ? sans l'ouïr ? Une mère ? » Néron arrête alors Burrhus, non par une arrestation, mais en lui coupant la parole :

  Arrêtez : / J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez ;
  Mais depuis quelques jours, tout ce que je désire
  Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.

Le rôle de Burrhus est donc bien opposé à celui de Narcisse : n'écoutez que vos désirs, dit celui-ci, ne les écoutez pas, dit celui-là, que Néron ne désire donc pas écouter.

- ***acte IV, scène 3*** : Néron apprend à Burrhus qu'il a l'intention de tuer Britannicus : « J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer. » Incrédulité du brave Burrhus :

[5] En latin *magister*. Ce mot s'oppose à *dominus*, le maître d'un esclave. Tandis que le *dominus* veut maintenir son esclave dans la servitude, le *magister* veut affranchir son élève.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Les mots et les maux
Britannicus : la naissance d'un monstre (1ère partie)

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, Seigneur, conçu dans votre sein.

Cette incrédulité de Burrhus est due bien sûr à son affection pour Néron, mais aussi au fait que, comme tous les bons, il projette sa propre bonté sur autrui[6] et, surtout, est enclin à ne pas croire (à ne pas vouloir croire) ce qu'il ne sait pas traiter intellectuellement.

Burrhus essaie, par une tirade pathétique ***(v. 1337 à 1385)***, de ramener Burrhus vers la bonne voie ; il recourt à quatre arguments :

- vous êtes libre, vous avez le choix, lui rappelle-t-il d'abord :

  C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître (= maître de vous-
  même).
  Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être :
  Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus ;
  Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
  Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime (les conseils),
  Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime…

On marche de vertu en vertu, tandis qu'on court de crime en crime : le chemin du bien est moins aisé que celui du mal, qui est en pente[7], Burrhus est conscient de cela. Pourtant il commet la même erreur que précédemment, car il surestime la volonté de Néron : c'est facile, «vous n'avez qu'à » (y a qu'à !) marcher sur la bonne voie, « rien ne vous retient » : le désir (de faire le mal) peut (faiblement et passagèrement) retenir de faire le bien, dit-il, comme si la volonté de faire le bien était plus spontanée, plus naturelle. Alors que c'est plutôt l'inverse : la conscience morale peut retenir de faire le mal (empêcher le passage à l'acte).

- Deuxième argument :si vous « courez de crime en crime »,

  Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
  Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
  Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
  Et pour des ennemis compter tous vos sujets.

Tous vos sujets seront donc des sujets préoccupation, vous ne vivrez pas tranquille, vous ne serez pas heureux.

- Troisième argument ***(v. 1355 à 1372)***, semblable au précédent : rappelez-vous comme vous étiez heureux de gouverner en bon empereur, juste et clément, rappelez-vous avec quel plaisir vous entendiez chanter vos louanges !

  Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
  « Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime… »

Ces deux arguments, semblables à celui de Narcisse (faites-vous plaisir, visez votre bonheur), n'ont rien de proprement moral : Burrhus trahit donc la morale, et se trahit lui-

[6] Britannicus est conscient de ce que « (la) défiance / Est toujours d'un grand cœur la dernière science » (v. 340): les hommes les plus honnêtes sont les plus naïfs. Junie le met en garde contre son insuffisante méfiance : « Seigneur, ne jugez pas de son cœur (celui de Néron) par le vôtre », v. 1519 .
[7] cf. ce que dit Néron à Narcisse (v. 1424), à propos de sa mère : « je n'ai que trop de pente à punir son audace ».

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

même en y recourant. Mais il faut croire que ces arguments ne suffisent pas à ébranler Néron puisque Burrhus, de plus en plus pathétique, se jette à genoux :

- La supplication et le chantage au suicide sont en effet ses derniers arguments.

> *Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur*
> *Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.*
> *On ne me verra point survivre à votre gloire*
> *Si vous allez commettre une action si noire. Il se jette à genoux.*
> *Me voilà prêt, Seigneur : avant que de partir,*
> *Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir…*

Burrhus renonce donc à tout argument rationnel et s'efforce d'émouvoir Néron par un chantage au suicide moralement contestable et une posture pédagogiquement ahurissante (un professeur s'adresse-t-il à ses élèves en les suppliant de le croire ?) qui met en évidence l'humiliation de l'éducateur. Bizarrement, Néron est touché, puisqu'il renonce à son projet meurtrier ; mais Narcisse le ramènera aisément sur la voie du crime, voie en pente à laquelle il est naturellement enclin : chassez le naturel…

Si Burrhus échoue, est-ce par incompétence ? Oui et non : Burrhus n'est certes pas un éducateur incompétent, mais tout éducateur, aussi compétent soit-il[8], est incompétent, autrement dit condamné à échouer face à un monstre en puissance. Il ne peut qu'échouer parce que son élève est peu enclin à écouter un discours bien moins agréable que celui d'un flatteur, et peu convaincant : si Burrhus pouvait démontrer de façon irréfutable que le bien vaut mieux que le mal, c'est ce qu'il ferait ; mais la valeur d'une valeur est malheureusement indémontrable, d'où le fait que Burrhus en soit réduit à s'efforcer de toucher, non pas la raison, mais la sensibilité de son élève. Or cet élève, nous avons dit qu'il était monstrueux en ce que sa sensibilité était infirme. La sensibilité s'éduque-t-elle ? Oui, mais ce n'est pas un Burrhus, ni même un Sénèque, qui peut dispenser ce type d'enseignement. La sensibilité, d'ailleurs, ne s'enseigne pas comme le latin ni les mathématiques ; elle se donne, dès la petite enfance (psychologues et psychanalystes nous l'ont appris au XXe siècle, mais les écrivains le savaient déjà, Racine entre autres), comme et avec l'amour. Celui, d'abord, d'une mère. Or il est évident que Néron n'a pas été initié à la tendresse par une mère aimante.

II.5. Agrippine.

Agrippine aime beaucoup moins son fils que le pouvoir : lorsque, à la scène 2 de l'acte IV, elle explique très longuement à Néron tout ce qu'elle a fait pour lui (pour qu'il parvienne sur le trône), elle avoue à son insu qu'elle est prête à tout pour exercer le pouvoir par procuration, puisqu'une femme ne peut pas l'exercer autrement. Elle l'avait déjà avoué

[8] D'ailleurs Néron avait un autre maître, à la compétence incontestable : Sénèque, qui n'intervient pas dans la pièce, entre autres raisons parce que le faire intervenir eût obligé Racine à faire dire au philosophe ce qu'il avait écrit : contrainte désagréable. Mais Racine ne fait pas oublier que Sénèque, absent au moment de l'intrigue (v. 184 et 804-806), est bien l'un des gouverneurs de Néron. Or si cet éducateur, assurément le meilleur possible, n'a servi à rien, c'est que l'éducation ne sert à rien.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

plus ou moins explicitement, notamment au vers 882 : « ma place est occupée, et je ne suis plus rien »,le rôle de femme d'influence, que ne jouait pas la pauvre Octavie, c'est Junie, adorée de Néron, qui le jouera. Hors de ce rôle, qui seul m'importe, je ne suis rien : je ne suis pas une mère, le rôle de mère ne m'a jamais intéressé.
Agrippine utilise son fils mais (donc) ne l'aime pas ; deux passages révèlent sans doute quels sont ses véritables sentiments envers son fils :

> *Dès vos plus jeunes ans (lui dit-elle), mes soins et mes tendresses*
> *N'ont arraché de vous que de feintes caresses.* ***(v. 1271-1272)***

> *Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais.* ***(v. 1677)***

Il n'est pas impossible que, de même que Britannicus, par exemple, projette sa propre honnêteté sur Narcisse, Agrippine projette sur son enfant ses propres sentiments : peut-être est-ce elle qui hait son enfant, qui ne lui adresse que de « feintes caresses ». Le fils monstrueux serait alors la conséquence logique d'une mère monstrueuse.
Pourtant, suggère-t-elle, j'ai été un bon exemple pour mon fils.

II.6. Les bons exemples.

Lors de la ***scène 2 de l'acte I***, Agrippine reproche à Burrhus d'exercer sur Néron une influence dont il n'a pas (plus) besoin : il sait désormais se conduire, affirme-t-elle, et s'il a encore besoin de guides, il peut suivre l'exemple de ses aïeux :

> *Pour se conduire (…) n'a-t-il pas ses aïeux ?*
> *Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère ;*
> *Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.*
> *Parmi tant de héros je n'ose me placer,*
> *Mais il est des vertus que je lui puis tracer.* ***(v. 162-166)***

Agrippine s'ajoute, quoi qu'elle prétende, à liste des bons exemples que Néron peut suivre. Ajout contestable bien sûr, peu importe : Agrippine tient ici un discours semblable à celui de Burrhus : « qu'il choisisse, s'il veut » ? Encore faut-il pouvoir vouloir (choisir le meilleur exemple) : Néron ne choisira, en admettant qu'il puisse vraiment (rationnellement, librement) choisir, que les mauvais exemples (celui de son oncle Caligula) et, chez sa mère, il n'imitera que les vices (les crimes), en admettant qu'elle présente l'exemple de quelques vertus. Autrement dit : les bons exemples ne servent à rien, pas plus que l'éducation, ils ne sont suivis que par ceux qui n'ont pas besoin d'exemples pour bien se conduire.

III. Conclusions

La pièce, qui raconte la naissance d'un monstre est une tragédie, qui invite à s'interroger sur l'éducation, et sur la possibilité de bien se conduire.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

III.1. Un monstre.

En quoi Néron est-il un monstre ? En ce qu'il est anormalement conformé, avons-nous dit, et (donc) d'une cruauté atroce. Mais un « monstre », c'est d'abord un avertissement (des dieux, pour les Romains). Le monstre Néron peut être considéré comme un avertissement que Racine nous adresse, pour nous éclairer.
Et ce monstre nous enseigne, comme tout héros tragique, ce que sont les hommes, ce dont ils sont capables (du pire, en l'occurrence) et incapables (de préférer le bien au mal). Bien sûr, Néron en tant que monstre est un cas particulier, mais un cas qui met particulièrement en évidence ce que sont les hommes en général : peu libres, donc peu éducables.

III.2. La tragédie.

La pièce raconte, comme toute tragédie, l'histoire d'un homme qui ne peut que choisir le mal, parce qu'il est en proie à ses passions, mais surtout parce qu'il est un monstre (un homme anormal, auquel manque l'humanité), ou plutôt parce qu'il est déterminé à devenir tel par son « génie » (sa nature, héritée d'ancêtres monstrueux) ainsi que, peut-être, par une non-éducation maternelle, si l'on peut dire (par une mère monstrueuse qui ne l'a pas aimé, mère au « génie » monstrueux).

Certes, Narcisse en flattant les désirs de Néron a favorisé l'épanouissement du monstre, mais les « semences » de la monstruosité étaient latentes chez le jeune empereur apparemment parfait.
La fatalité à laquelle Néron est soumis est génétique, dirions-nous aujourd'hui.

III.3. L'éducation :

Elle ne sert à rien. Seuls les « partisans de l'acquis », dirions-nous aujourd'hui, croient en l'éducation ; les « partisans de l'inné » n'y croient bien sûr pas.
Mais l'échec de l'éducateur Burrhus n'est pas seulement dû au fait que son élève est un monstre en puissance qui nécessairement doit un jour devenir (découvrir, révéler) ce qu'il est. Son échec est dû aussi, bien sûr, au fait qu'un discours éducatif (rationnel) ne convainc pas, voire irrite un élève qui préfère qu'on flatte ses passions. Mais la scène 3 de l'acte IV montre qu'il est de toute façon impossible d'enseigner le bien, parce qu'on ne prouve pas rationnellement qu'il vaut mieux que le mal.

L'éducation n'est donc pas présentée dans la pièce comme ce qui permet à un enfant de devenir adulte, c'est-à-dire un homme capable de se conduire (de choisir librement, rationnellement sa voie), mais comme ce qui contraint un enfant à dissimuler ce qu'il est jusqu'à ce que, cessant de « se forcer » ***(cf le v. 1053)***, devenant donc adulte, il « découvre son génie ». Néron est un éternel adolescent, disions-nous ; mais peut-être la pièce suggère-t-elle, avant Sade, que ce sont les hommes vertueux (ou apparemment tels) qui sont d'éternels enfants. Conception très contestable bien sûr.

III.4. Les bons exemples.

Ils ne servent à rien, avons-nous dit. Du moins à un Néron. Mais ils sont indispensables à un artiste, à un écrivain, c'est ce que dit implicitement Racine dans ses préfaces ;

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Les mots et les maux
Britannicus : la naissance d'un monstre (1ère partie)

répondant à ceux qui lui reprochent de n'avoir pas terminé sa pièce à la mort de Britannicus :

> *Pour moi, j'ai toujours compris que la tragédie étant l'imitation d'une action complète, où plusieurs personnes concourent, cette action n'est point finie que l'on ne sache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque partout. C'est ainsi que dans l'Antigone…*
> *…nous devons sans cesse nous demander : « Que diraient Homère et Virgile, s'ils lisaient ces vers ? Que dirait Sophocle, s'il voyait représenter cette scène ?*

Et dans la seconde préface, on lit ceci :

> *J'avais copié mes personnages d'après le plus grand peintre de l'Antiquité, je veux dire d'après Tacite.*

Bref : pour bien écrire, comme pour bien se conduire, il faut choisir les meilleurs exemples, et les suivre. Ce discours est propre à un auteur « classique » : à partir de la modernité (en art, à partir du XIXe siècle), un artiste considérera, tout au contraire, qu'il doit inventer son propre style et tracer sa propre voie, donc s'affranchir des exemples qui jalonnent les sentiers battus. Mais s'affranchir des normes préétablies, est-ce pour autant rompre avec la tradition et faire du passé (artistique) table rase ? Vaste débat, qui n'est pas cette année notre sujet.[9]

Marie-Claire Kerbrat et Serge Le Diraison

[9] Quoiqu'un débat semblable ait lieu dans le domaine éthique, où prévaut aujourd'hui la prescription « be yourself » ; cf Luc Ferry, *L'homme-Dieu ou le sens de la vie,* Grasset, p. 111 à 129.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.